

Mes chers collègues

Le père



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

L'an dernier, j'ai vu mourir mon père. À mon arrivée, il était inconscient, à demi assis, les yeux clos, la bouche entrouverte, la respiration déjà laborieuse. Je me suis approché du lit de la chambre 3303 du pavillon de l'hôpital Laval où, trente ans auparavant, j'avais fait une partie de mon stage d'internat. Je restai silencieux, ne sachant s'il m'entendrait, s'il sentirait ma présence. Les infirmières et les préposées prenaient soin de lui dire tout ce qu'elles faisaient « On va se tourner sur le dos monsieur Crépeau. On va changer la couche monsieur Crépeau. On va froter vos pieds monsieur Crépeau. » Aucune réponse, pas un cillement, pas le moindre geignement. Seulement cette respiration difficile s'interrompant parfois puis reprenant en un crescendo à nouveau interrompu par une apnée, puis une autre, et ainsi de suite.

Je fixais la scène, impassible, muet, presque étonné, scène dont j'ai pourtant été témoin tant de fois auprès de parents que j'ai soigné jusqu'à la fin de leur vie. Étonné de la familiarité que je reconnaissais dans ce moment pourtant unique. Il était là, agonisant. C'était mon père.

Je l'ai touché, je lui ai pris la main ou le poignet, je ne sais plus. J'ai rarement touché mon père sauf lors d'un échange de poignée de main. Il n'a pas réagi. Je lui ai dit « c'est moi, Michel, je suis là » il n'a pas réagi non plus. Nous étions vendredi soir, après le souper. Je ne l'ai pas veillé toute la nuit. J'ai assisté à son dernier souffle le lendemain midi. Il est mort à quatre-vingt-quinze ans par un froid samedi du mois de mars.

Depuis ce temps, tous les jours, je me demande ce que je fais de ma vie. ■

Mes chers collègues

Madame Toulouse



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Madame Toulouse transportait sa tumeur depuis plus de 25 ans. Elle l'amenait avec elle partout où elle allait, son neurinome de l'acoustique. Sur la rue, à l'épicerie, au musée, dans son jardin parmi les tomates, partout. Pas étonnant qu'un jour elle me l'amena.

Très surprenante cette madame Toulouse : grande, mince, les cheveux blonds, le visage osseux, le dos légèrement vouté, elle sortait d'un autre monde. Des yeux bleus profondément logés dans ses orbites lui donnaient un regard mystérieux. Elle portait toujours un vieil imper lorsqu'elle me rendait visite, transportant sous le bras son parapluie, qui ressemblait bien plus à une ombrelle d'ailleurs. Il faut dire qu'elle le trimbalait avec elle beau temps mauvais temps. Elle s'habillait de vieux vêtements, propres, mais anciens. Une blouse à peine décolletée, cintrée au corsage, une jupe chiffon à imprimés fleuris très colorés, des chaussures roses sans talons, le tout complété d'un seul bijou, une montre à l'effigie de « Minie Mouse ». Pas de bague, pas de jonc, pas de maquillage.

Madame Toulouse avait un problème. Je ne vous parle pas de son neurinome. Nous y reviendrons peut-être un jour. Non, il s'agit de quelque chose de plus... délicat disons. Son voisin la surveillait. Il la guettait par la fenêtre du salon, surveillant toutes ses allées et venues. Elle avait dû s'armer pour se protéger d'une éventuelle agression, comme en témoignaient les trous de balles trouvés dans le mur du sous-sol de sa maison par des policiers venus s'enquérir des bruits de détonations suspects dont les voisins s'étaient plaints. Ils n'avaient pas trouvé l'arme.

Elle m'expliqua que depuis qu'elle sortait avec cet agent du SCRS, rencontré à Ottawa lors d'une visite à sa cousine, elle avait compris qu'« ILS » la surveillaient. Ces gens-là sont prêts à tout vous comprenez, me dit-elle. Alors, je dois me protéger. Elle tira un Smith & Wesson calibre 357 magnum de son sac à main qu'elle posa sur mon bureau, voulant ainsi me prouver sa détermination à voir à sa propre sécurité. L'arme est chargée, me dit-elle. Prenez-la!

Mes nombreuses années de chasse m'ont rendu familier avec les armes à feu, mais là, je l'enjoignis de reprendre son arme et à la mettre en lieu sûr. Ce calibre fait de bien gros trous.

Savez-vous docteur Crépeau, vous êtes mon genre, poursuivit-elle en reprenant le pistolet qui, une fois rangé, tenait à peine dans son sac à main tant le canon était long. J'étais de mon côté déterminé à couper court à cet entretien par trop insolite. Vous m'imaginez avoir une aventure avec une femme armée d'un 357 magnum, folle à lier et surtout une de mes patientes. Le « Saint Collège » en eut été stupéfait!

Bref, il ne me restait plus qu'à faire le nécessaire pour que cette pauvre malade soit traitée le plus vite possible. Adressée promptement à un collègue psychiatre, elle reçut « les soins que requéraient son état », comme on dit. Je vous passe les péripéties qui ont parsemé le dur chemin de son entrée à l'hôpital qui ne s'est pas fait sans peine vous pouvez vous en douter.

Quant à moi, devant de tels dérèglements du cerveau humain, je ne peux qu'apprécier d'avoir, pour le moment encore, toute ma raison. C'est aussi la grâce que je vous souhaite. ■

Mes chers collègues

Monologue



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

PATIENT - Docteur, mon pied me fait terriblement souffrir!

DOCTEUR- Zut! J'ai oublié le cadeau d'anniversaire de la petite.

PATIENT - Vous travaillez tard docteur

DOCTEUR- Ce patient, le premier sur la liste de rendez-vous, quel casse-pied!

PATIENT - Que pensez-vous de notre nouveau ministre de la santé ?

DOCTEUR- Le moteur, l'essence, les cannes à pêche, les sacs de couchage,...
Ah! oui, les vers.

PATIENT - C'est ma belle-soeur qui vous a recommandé. Elle vous aime tant.

DOCTEUR- Quoi! la transmission est finie !?

PATIENT - Je ne sais pas comment vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi.

DOCTEUR- Je la regarde, je lui souris, je la taquine, je l'invite au resto, non au ciné, non à la campagne, non à ...

PATIENT - Il faut que je vous en conte une bonne docteur: C'est le gars qui...

DOCTEUR- Merde! Comment je fais pour lui dire maintenant ?

PATIENT - Est-ce que vous me recommandez le vaccin ?

DOCTEUR- Criss de courtier à mardel!!

PATIENT - Je suis toujours étonné par votre calme.

DOCTEUR- Si tu ne me laisse pas faire juste du thoracique je démissionne. Le vasculaire j'en ai rien à foutre!

PATIENT - M'écoutez-vous docteur ?

DOCTEUR- Oui Oui bien sûr !■



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Mes chers collègues

Polytechnique

Mars est le mois de la soirée des Jutra à la télévision. On y parle des films, on y parle de Polytechnique. Avez-vous souvenir de ce mois de décembre 1989, il y a un peu plus de vingt ans?

Moi, oui! La neige, les réverbères allumés, les ambulances, la confusion, les reportages à la télévision et à la radio, les victimes, les commentaires. Vous souvenez-vous de la suite des choses?

Les images des funérailles, les notables contrits, les parents atterrés, les féministes sur le pied de guerre. Et plus tard, les groupes de pression, les politiciens ne sachant trop que faire. Et plus tard encore, la bêtise du registre des armes à feu. Quand on ne sait pas quoi faire, on ne fait rien diantre!

Polytechnique a eu un autre visage pour moi. Ils sont entrés dans le petit bureau de la clinique sans rendez-vous que j'occupais pour la journée. Je me souviens encore de son regard à lui. Mi-cinquantaine, cheveux poivre et sel, les yeux perdus au fond des orbites, me regardant d'un air plus hébété que triste, laissant poindre à certains moments une colère contenue. Et elle à ses côtés. Plus jeune, plus effacée, plus résignée, mais plus forte aussi beaucoup plus forte que lui.

« Notre fille est l'une des victimes de Polytechnique et nous venons chercher de l'aide. On nous en avait promis mais après une rencontre avec une psychologue, plus rien. On nous a dit d'aller au CLSC. »

Et c'est ainsi que cet homme et cette femme ont débarqué dans mon bureau un matin de décembre 1989. Ils cherchaient à comprendre comment leur fille avait pu mourir aussi bêtement dans l'école qu'elle fréquentait pour devenir ingénieure. Elle n'était pas morte en défendant une cause. Elle ne se battait pas pour le féminisme ni pour l'égalité des sexes, ni même pour prouver qu'une femme pouvait faire aussi bien qu'un homme en génie. Elle ne fut pas sacrifiée à la cause de la violence faite à certaines femmes par certains hommes. Elle n'avait d'ambition que de réussir sa vie dans une profession qu'elle aimerait.

« Votre fille est morte accidentellement. Elle a croisé la route d'un psychotique en plein délire paranoïde, comme ce fut le cas pour les victimes du caporal Lortie, de celles de Valery Fabrikant ou de Kimveer Gill, ou encore de cet homme qui a décapité son voisin dans un autobus de la Saskatchewan. Et j'en connais d'autres dont les médias n'ont pas parlé. Elle n'est pas morte en croisade. Sachez que s'il est une faute de notre société, ce n'est pas de négliger de s'occuper des comportements violents, c'est plutôt de ne pas prendre assez au sérieux le danger que peuvent représenter les psychoses paranoïdes et de ne pas les traiter assez énergiquement. »

C'est ce que j'aurais pu leur dire à ces pauvres parents il y a vingt ans. Mais voilà, je ne leur ai pas dit. J'ai entendu leur souffrance, je les ai soutenus, je les ai aidés de mon mieux. Et chaque fois que je rencontre un patient psychotique, je pense au danger, et je ne le lâche pas.

Mes chers collègues

Le pont



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Bertrand avait été un homme d'affaires prospère. La fortune lui avait souri dans le commerce des plantes, au prix d'un travail acharné pendant de nombreuses années. À ma première visite, je compris que quelque chose n'allait pas. L'infirmière des soins palliatifs me l'avait référé pour un suivi à domicile suite à un cancer pour lequel les traitements actifs avaient été suspendus.

C'était un jour d'été pluvieux. Il m'ouvrit la porte et m'invita à entrer dans le grand solarium qui faisait office à la fois de salon et de chambre à coucher, un peu à l'écart du reste de la maison. Grand, mince, la soixantaine, l'air sévère et abattu, il me proposa de m'asseoir dans un fauteuil de rotin à l'une des extrémités de cette pièce qui, par temps sombre, était d'une tristesse...

Bertrand n'avait pas l'air si malade. Son cancer ne progressait plus depuis plusieurs semaines et il ne souffrait d'aucune douleur. Il circulait avec une relative aisance à travers le bric-à-brac des objets accumulés au fil des ans, des colonnes cannelées surmontées de fougères florissantes, de la console encombrée de tasses à café en porcelaine de Chine, de fauteuils confortables, et de bronzes érigés sur leurs piédestaux dont les plus beaux lui avaient été donnés par un artiste de renom. La grâce et l'opulence quoi! Mais jamais un sourire ne traversait son visage morose.

Je pris le temps de me caler au fond du fauteuil. Il parla. Sa femme, qui habitait la même maison que lui, ne le côtoyait jamais. Elle l'avait isolé dans sa pièce préférée et s'était employée, au fil des années, à éloigner tous ses amis et tous les membres de sa famille, peu nombreux, au demeurant. C'était cela bien plus que le cancer qui rongait l'homme.

Ce fut la première fois qu'un patient me demanda l'euthanasie. Je n'étais pas contre l'idée d'abréger les souffrances d'un patient dont la douleur constituait l'essentiel de la vie mais je sentais qu'il y avait autre chose à faire dans les circonstances. Je crus bon de prendre le temps de réfléchir à l'enjeu auquel me confrontait pour la première fois de ma jeune carrière cette demande qui me rendait inconfortable. Je pris soin d'esquiver la demande en me disant que j'aurais le temps, lors de ma prochaine visite, d'investiguer une possible dépression et de préparer une réponse qui saurait allier une offre d'aide bien sentie à un refus clair et discret. Mal m'en pris.

C'était le vendredi après-midi. Le lundi matin, j'appris que Bertrand s'était jeté en bas du pont Jacques-Cartier.

Je ne saurai jamais si j'aurais pu faire plus. Pour dire vrai, je crois que non, mais qui sait? Les morts ne parlent pas.



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Mes chers collègues

Le «Buck Fever»

Cette année Bertrand n'a pas tué. Perché sur son mirador à cinq mètres du sol, il attendait. Imaginez un bel après-midi de fin octobre où le soleil inonde la campagne d'une douce lumière oblique par une journée encore tiède de l'été des Indiens. Les cerfs, habitués à l'endroit, sortirent à l'orée du bois pour emprunter le sentier menant au champ de maïs. Ils s'approchèrent sans méfiance, le mâle fermant la marche à bonne distance.

Bertrand chassait depuis l'âge de dix ans sur la terre à bois léguée par son père. À soixante-trois ans, il sortait encore ses cinquante cordes d'un excellent bois de chauffage, qu'il fendait à la hache, oui Monsieur. Moi j'ai vu ses mains.

Bertrand laissa les cerfs s'approcher à portée de tir. Il leva sa carabine, trouva un bon appui, visa à travers le télescope, suivit le lent mouvement du huit pointes qui traînait derrière, retira le cran de sûreté et tenta d'appuyer sur la détente. L'index n'obéit pas, le bras porteur s'abaissa lentement et Bertrand laissa passer les cerfs tranquillement, sans bouger. Il savait que ce jour-là, il ne tuerait pas.

« *C'est ma nièce qui m'envoie* » me dit-il après s'être assis en face de moi. Lui qui ne prenait jamais un verre s'était saoulé solide à deux reprises la semaine précédente. Sa nièce l'avait trouvé intoxiqué, à peine conscient, affalé sur son lit, puant l'alcool. Dégrisé, il lui avait promis de voir un médecin.

- J'ai appris à tout garder en dedans. Chez moi on ne parlait pas de ce qui fait mal. Aujourd'hui, je vais vous dire quelque chose. Il y a des années que je n'ai plus de sexualité avec ma femme. La dernière fois, il y a dix ans, elle m'a dit : « T'es plus bon à rien, laisse faire ». Maintenant nous ne nous disons plus bonjour le matin, nous ne nous parlons plus, nous ne nous embrassons plus, nous ne nous souhaitons plus bonne nuit avant d'aller dormir. Je crois que je n'en peux plus. Je m'éteins. Je vais mourir si je ne fais rien. Alors aujourd'hui, je vais dire à ma femme que c'est fini. Je ne l'ai jamais trompée, mais j'irai chez Mathilde et je lui parlerai. Elle doit bien avoir fini son veuvage. Peut-être me recevra-t-elle.

Bertrand se leva et me sourit timidement « *Merci de m'avoir entendu docteur. Cela m'a fait beaucoup de bien.* » Il quitta l'air de chien battu qu'il avait en entrant dans le bureau, redressa la tête et sortit d'un bon pas en me disant que tout cela n'était pas grave et qu'il irait mieux.

J'allais revoir Bertrand.

Mes chers collègues

Le «Bellboy»



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Deux heures. Il fait nuit. Il fait froid. Le « bellboy » sonne. En prenant mes lunettes dans le noir, je l'accroche. Il tombe sur le plancher de bois franc. Merde! J'espère que je ne l'ai pas réveillée. Je le ramasse et tends l'oreille. Après quelques secondes, elle reprend sa respiration lente et ample. Ouf! Le lit craque à mon lever, le plancher aussi. Ah! ces vieilles maisons! Je saisis ma robe de chambre que j'enfile. Je descends au salon où je retrouve les pantoufles laissées au pied du sofa hier soir et m'assieds, mon cellulaire à la main, cherchant de l'autre à faire apparaître sur l'écran du « bellboy » le numéro de cet importun nocturne. La garde avait été jusque-là plutôt tranquille. Un seul appel, samedi matin pour un constat de décès vite fait. Une semaine à dormir toutes mes nuits, quelle aubaine!

Dehors janvier a repris ses droits après le dégel du jour de l'an. Le givre dessine des arabesques sur les vitres des vieilles fenêtres mal isolées du salon, tant le froid est dur. S'il faut sortir cette nuit, je vais me les geler. Réveillé en plein sommeil, j'ai besoin d'un moment avant de pouvoir lire correctement tous les chiffres du numéro d'appel sur l'écran du « bellboy ». Y a-t-il un code régional devant? Y a-t-il un numéro de poste à la fin? Est-ce bien le numéro de téléphone de l'infirmière de garde? Je dois l'écrire sur un bout de papier pour enfin y voir clair. Et voilà que je compose le numéro.

Occupé! Bizarre. Je recompose. Toujours occupé. Je ne dois pas être assez réveillé, j'ai dû faire une erreur en composant. Je vérifie le numéro sur l'écran. C'est pourtant le bon. J'essaie encore. Rien. J'attends cinq minutes et je compose à nouveau. Occupé. Je persévère et compose une cinquième fois. Ça y est, on répond. Une voix de femme, l'infirmière sans doute, mais quelque chose cloche. J'hésite une seconde puis je risque :

- *Je suis le docteur Crépeau, vous m'avez appelé?*
- *Qui, dites-vous?*
- *Le docteur Crépeau, je suis le médecin de garde cette nuit.*
- *Vous êtes le huitième à m'appeler cette nuit me disant que l'on vient de le « pager ».*

Voilà pourquoi c'était sans cesse occupé. Une farce peut-être? Une vengeance? Le fait d'un amant jaloux? Un coup plate d'un employé qui en veut à sa patronne? Quoi qu'il en soit, il y a bientôt vingt minutes que je suis debout, irrité de cette mauvaise blague, et même pas consolé de ne pas avoir à sortir dans cette nuit glaciale d'hiver. Je ne sais pas pour vous, mais dans ces cas-là, ma capacité à me rendormir s'en trouve profondément altérée. Alors, c'est vers quatre heures, quelques « infopubs », un vieux film, un bout des nouvelles et la météo plus tard que je remonte à la chambre, toujours en faisant craquer le plancher, puis le lit, sans la réveiller. Mon avant-midi à la clinique sans rendez-vous sera sans histoire, mais me paraîtra juste un peu plus long. Je vous souhaite de bien dormir cette nuit. ■

Mes chers collègues

Mathilde



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Ce matin-là, la belle Mathilde sortait d'une rencontre torride avec son amant. Toute la nuit, elle avait joui. Le Nirvana. Elle lui avait seulement demandé de ne pas éjaculer ayant cessé toute contraception depuis qu'elle et son mari avaient décidé d'avoir un premier enfant. Et comme la rencontre avait été inattendue, lui non plus n'avait de préservatif sous la main.

Mathilde était fidèle, de cette constance dans l'attachement qui faisait que jamais elle n'aurait quitté son mari, que toujours elle avait été là pour lui, dans les bons et les moins bons moments. Quant à l'exclusivité sexuelle, c'était une tout autre affaire. Comme l'a dit Brel, il faut bien que le corps exulte et le mari, gentil garçon au demeurant, n'était pas de taille à rivaliser avec un amant aussi adroit que patient. Mathilde avait, à son insu, placé ce mari au centre de sa vie afin d'éloigner la tentation des plaisirs de la chair. Tantôt impuissant, tantôt éjaculant trop rapidement, il bandait peu et mou.

Son subconscient avait trouvé ce subterfuge afin de respecter les interdits puissants et sournois que ses parents avaient érigés à l'encontre de sa sexualité. Des chaînes invisibles, cadennassées solidement. Seulement Mathilde avait trouvé la clef et à l'occasion, elles les retiraient, le temps d'une nuit ou d'un après-midi, se dépêchant de les remettre de peur d'être surprise. Jamais elle ne les enlevait en présence de son mari.

Elle allait voir des hommes. Un seul à la fois et une seule fois chacun. Pas d'engagement, pas de réelle intimité, mais une force puissante qui bousculait sa morale et faisait fondre, le temps d'un plaisir, la culpabilité qui l'envahissait sitôt l'étreinte terminée, et qui s'effaçait à nouveau devant l'homme suivant. Jamais elle n'avait osé transgresser la règle. Sa mère, ayant surpris son premier baiser à l'âge de treize ans, l'avait traitée de putain. Quant à son père, il en avait fait sa petite princesse... un peu trop peut-être.

Et la voilà devant moi, à me raconter tout ça, sans gêne ni retenue, cette jeune donzelle pas tout à fait la trentaine, et qui me demande quelques conseils sur la vie, les fleurs et les abeilles. Je vous entends rigoler Mesdames. Ça ne fait rien, je ne vous en veux pas. Moi aussi je me serais bidonné si vous m'aviez raconté, Mesdames, qu'un bel éphèbe avait baissé sa culotte devant vous en vous demandant s'il n'avait pas attrapé une « dose » la veille au soir.

Et surtout, pensez-y bien, toute une nuit de plaisir qu'elle s'est tapé la belle Mathilde. Bonne nuit. ■

Mes chers collègues

La nuit



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Pas déjà 4 heures et demie! Je me lève. Il fait nuit en novembre à quatre heures et demie. C'est tôt, très tôt. Mais c'est irrésistible. Pourtant, chaque fois, le doute m'habite. Irais-je ou n'irais-je pas? J'irai. Mais c'est quand même très tôt pour un loir comme moi. Il faut dire que j'éprouve toujours une certaine jouissance à profiter de la chaleur du lit aux premières minutes du réveil. J'y resterais bien encore un peu. Je me retourne sous la couette et je me lève.

Il fait froid hors du lit. Je suis nu. J'enfile un peignoir. Il fait encore froid. Je ne me fais pas de café. C'est toujours froid. Je me fais couler un bain chaud. Il fait froid tant que je n'y suis pas. Ça y est. Je m'y glisse. Je l'ai parfumé aux huiles essentielles. Sapin baumier, épinette noire. Je me lave soigneusement. Dehors il fait toujours nuit. Je me sèche et m'habille de vêtements que je tire d'un grand sac de plastique fermé hermétiquement. Ils ont été eux aussi lavés avec soin. Ils ne sentent rien. Ils ne doivent rien sentir.

J'avale une bouchée sans grand appétit. J'éteins la lumière et je sors. Je descends l'escalier et me retrouve dans un monde qui n'est pas le mien. Celui de la nuit. Celui du vent et du silence. À peine quelques mètres parcourus et je m'enfonce dans la forêt!

Le bruit de mes pas, que je veux pourtant les plus discrets possible, emplît les bois. J'ai l'impression qu'il n'y a que moi dans cette forêt. J'ai l'impression de faire un boucan du diable. J'ai l'impression de déranger. Vous savez, quand on croit que tout le monde vous regarde dans un lieu public parce que vous venez d'échapper quelque chose par terre et que cela fait du bruit. Voilà comment je me sens aux premières minutes de ma randonnée nocturne.

La crainte s'empare de moi. Sombres pensées. Si un ours surgissait et qu'il me mangeait? Si les coyotes du voisinage avaient faim? Si je me perdais et que l'on ne me retrouvait pas? Si je me blessais en trébuchant bêtement sur une souche et que je me brisais la jambe, incapable de rentrer au chalet, incapable d'appeler au secours? Si, comme mon beau-frère Maxime, je m'égarais et que je devais passer la nuit en forêt? Peurs d'enfants, peurs de grands.

J'ai la chance de marcher par un clair de lune magnifique. Les sentiers s'éclairent d'une lumière mystérieuse. Les arbres projettent des ombres irréelles. Petit à petit, mes yeux s'adaptent à la faible luminosité. Mes narines reconnaissent les odeurs humides de l'automne.

Je finis par oublier le bruit de mes pas qui d'ailleurs sont à peine perceptibles. J'entends le silence maintenant. Que c'est beau! La crainte me quitte peu à peu. Les minutes ont passées. Je me défais lentement de l'homme citadin, de l'homme raisonnable, de l'homme sociable. Je redeviens un tout petit peu et pour quelques heures seulement un animal aux aguets. J'écoute. Je sens. Je traque. Je cherche du regard. Futile quête que de vouloir voir en pleine nuit, même à la pleine lune!

Un souffle me ramène soudain à la réalité. Elle hésite. Elle piaffe. Elle tourne la tête pour se placer au vent. Un mâle aguerri aurait décampé sur-le-champ. Mais elle est sans expérience. Elle tente de comprendre d'où vient ce parfum bizarre et à qui il appartient. Elle reste là une dizaine de minutes avant de se décider à partir en faisant quelques bonds erratiques vers sa compagne. Je les verrai disparaître derrière la lisière des arbres voyant parfois une queue blanche au gré d'un bond.

Je peux enfin bouger. Il s'est écoulé deux heures depuis mon arrivée. La chasse est terminée pour ce matin, il n'y a pas eu un seul coup de feu et pourtant ces moments m'habitent encore aujourd'hui. Je quitte l'endroit le plus silencieusement possible. Je rentre. Je suis heureux. Demain j'y retournerai et Dieu sait ce qui m'y attendra. Une autre rencontre, c'est sûr. Une autre nuit à apprivoiser. ■

Mes chers collègues

Jeanne



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Ennuyée par une vilaine sinusite depuis plus de trois semaines, Jeanne avait néanmoins accepté d'accompagner sa fille à la minuscule boutique de vêtements sise au fond d'une impasse du non moins minuscule quartier commercial de Saint-Lambert. Là, la modiste proposait chaque année des robes de bal à l'intention des finissantes du cours secondaire. Vous auriez dû voir la complicité de la mère et sa fille, la première s'attardant devant l'étal des robes classiques entrevoyant l'entrée de sa fille dans le monde des femmes, la seconde hésitant encore devant les modèles plus fantaisistes et plus romantiques évoquant plutôt les contes de fées d'une enfance encore pas si lointaine. Cette soirée avait excité la fille et ravi la mère.

De retour à la maison, malgré la fatigue provoquée par une céphalée croissante, Jeanne trouva l'énergie d'aller border les jumeaux déjà couchés et leur raconta une histoire avant de les serrer contre elle, le « câlin du dodo », qui les envoyait rapidement dans les bras de Morphée. Elle se mit au lit, épuisée.

Le vendredi, Jeanne ne travaillait jamais. Ce matin-là elle ne s'était pas levée. Son mari, la voyant endormie, la sachant fatiguée, la laissa se reposer doucement. Il ignorait tout de la tempête qui se déchainait dans sa tête, abusé par la tranquillité de son corps allongé. L'adolescente partait pour l'école à la première heure. Il alla reconduire les jumeaux au service de garde avant de rentrer au bureau. À l'heure de dîner, il appela à la maison sans obtenir de réponse. Elle devait être sortie après avoir trainé au lit une partie de la matinée. Il rentrerait tôt en fin d'après-midi s'était-il dit.

Elle ne dormait pas. Toujours couchée sur son lit elle avait tenté de se lever, mais n'en avait pas trouvé la force. Déjà elle agonisait. La bataille était perdue. Le sang se répandait dans son cerveau, le mal de tête ayant fait place à un coma mortel. Lorsqu'il rentra, il la trouva inconsciente, en travers du lit, respirant à peine. Elle avait vomit. Il appela l'ambulance, tenta de la réanimer et l'accompagna à l'hôpital. À l'urgence, on réussit à faire reprendre les battements cardiaques, mais elle avait perdu son cerveau.

J'ignore si elle a su ce qui lui arrivait. Je pense à la robe de bal, je pense aux jumeaux, au mari, à tous ceux qui ont, du jour au lendemain, dû continuer à vivre sans elle. Je pense à vous, mes chers collègues. ■

Mes chers collègues

Le caryotype



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

Au début de l'été, juste avant les vacances, je fais le tri des documents que j'ai accumulé pendant toute l'année. Je jette la plupart, n'en gardant que quelques-uns, les plus importants. Je suis persuadé que vous classez au fur et à mesure, lettres, revues, avis, etc., et que vous ne laissez jamais s'empiler comme moi toute cette paperasse.

Quoi qu'il en soit, cette année, en déplaçant une pile de chemises de cartons tirées du fond d'un classeur oublié, je fis une découverte : une enveloppe brune contenant un caryotype, mon caryotype, quarante-six chromosomes appariés, ordonnés, numérotés, photographiés, tirés d'un simple frottis buccal prélevé lors de ma première année de médecine. Tout mon code génétique, là sur cette photo.

Mon regard a balayé les vingt-trois paires une à une. La couleur de mes yeux, mes polypes gastriques, mon tempérament, ma calvitie, mon intelligence, ma longévité, tout y était. Lesquels d'entre vous sont responsables de tout cela avais-je le goût de leur demander. J'interrogeai du regard cette image de « Ma recette ». C'est donc à vous que je dois l'exacte reproduction de mes cellules lorsque l'une d'entre vous a fini sa vie me disais-je. Voilà pourquoi malgré le temps qui passe je me ressemble toujours. Mais pourquoi donc vieillis-je si ma recette demeure la même? Et pourquoi un jour, la recette ne marche-t-elle plus? Où se trouve l'erreur qui un jour me réduira en poussière? Vous pensez bien que je n'obtins aucune réponse.

Si un jour vous questionnez vos chromosomes et qu'ils vous répondent, faites-le-moi savoir. Je suis très curieux de ce que vous apprendrez. ■

Mes chers collègues

Madeleine



*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel-de-Champlain*

J'ai rencontré Madeleine un jour de septembre. Sa silhouette baignait dans la douce lumière d'un après-midi d'automne. Assise à la table de la terrasse de l'auberge, elle lisait, son regard parfois distrait par l'écume d'une cascade joyeuse qui coulait entre les pierres d'un ruisseau jouxtant le bâtiment principal. J'avais de loin remarqué son sourire un peu triste. En m'approchant, c'est son regard empreint d'une grande douceur qui me ravit. J'appréciai ce court moment où je pus l'observer sans qu'elle ne le remarque.

À mon arrivée, elle leva les yeux, me sourit, et me salue d'un bonjour invitant. Nous liâmes conversation et m'ayant invité à m'asseoir à sa table elle me raconta, je ne sais pourquoi, le tourment de sa vie.

Elle venait d'avoir cinquante ans. À cette occasion, elle s'était payé une petite folie pour quelqu'un à revenu très modeste; un séjour de luxe dans une belle auberge, repas gastronomiques et spa en prime. Un forfait de rêve, acheté plusieurs mois auparavant. Mais voilà, quelque temps avant son départ, une nouvelle inquiétante. Une mammographie de dépistage s'était avérée anormale. Des examens complémentaires n'étaient guère rassurants. Une biopsie serait faite bientôt.

Madeleine ne s'était jamais sentie malade. Pas de bosse, pas de douleur, pas de perte de poids ni d'appétit. Rien. Hier, elle jouissait d'une parfaite santé. Aujourd'hui peut-être devrait-elle faire face à un terrible ennemi tapi au creux de son sein. Sein observé dans le miroir de l'adolescence, sein garnit de dessous de dentelles pour honorer sa féminité, sein maintes fois caressé par l'amant, sein lourd de la maternité, sein source de vie pour ses deux enfants, sein malade, sein mortel peut-être.

Madeleine me confia très librement ses pensées, ses craintes, à moi l'inconnu. Il s'établit entre nous une bienveillante connivence. Je fus séduit par son calme, sa sérénité, son réalisme et sa détermination. Cette femme avait pris la partie de la vie, la sienne, mettant de côté les illusions, acceptant les moments de doute et de crainte sans vouloir les éloigner par de vaines rationalisations. Elle se tenait là, debout, libre et lucide, parfois malheureuse devant le sort, mais toujours vivante.

Notre rencontre prit fin sur une accolade complice, un sourire partagé, un au revoir improbable.

Si un jour vous rencontrez Madeleine, parlez-lui de moi. Vous pourrez lui dire que je suis médecin, elle ne l'a pas su. Et puis donnez-moi de ses nouvelles, vous me ferez une fleur.■



Mes chers collègues

Il y aura encore des jours heureux

*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel de Champlain*

Vous souvenez-vous de Madeleine? Oui, oui, le texte de l'automne dernier. Et bien, quelqu'un, je ne sais qui, lui a parlé de moi. Elle m'a écrit.

« Cher Michel,

Je ne croyais pas avoir la chance de renouer un jour avec vous. Puisque l'occasion se présente, permettez-moi de vous donner de mes nouvelles, vous qui avez, l'an passé, en toute bienveillance, été témoin de mon tourment.

Je l'ai eu ce foutu cancer du sein. Vous dire la colère qui m'a habitée suite à la confirmation du diagnostic. Et le doute, et la peine, et l'incertitude. Comme si l'on venait de m'enlever quelque chose que je croyais inaltérable. Illusion. On a beau savoir; les maladies, les accidents, les malheurs, la souffrance et la mort, c'est pour les autres jusqu'à ce qu'on y soit confronté.

Il a bien fallu que j'en parle à mes enfants, jeunes adultes à qui j'aurais préféré épargner cette mauvaise nouvelle. On veut les préparer à la vie. Alors, j'ai trouvé la force de leur dire ce qu'il en était, le sérieux de mon état, et la détermination à mobiliser toutes mes énergies à me faire traiter coûte que coûte. Et c'est ce que je fis.

On m'a bien soignée. J'ai su que vous pratiquiez la médecine. Vous dire toute l'admiration que j'éprouve pour vos collègues qui se sont occupés de moi. Vous faites un métier remarquable, sachez-le. Notre rencontre de septembre dernier n'en a que plus de prix à mes yeux.

Je vais bien maintenant. Les traitements ont été durs, mais j'ai fais ce qu'il fallait pour me remettre complètement. Je souris, je marche, je ris, je regarde et je sens. J'aime la vie, j'aime ma vie, toute bousculée qu'elle fut ces derniers mois.

J'aurai plaisir à vous revoir si vous le voulez bien.

*Merci cher témoin.
Amitiés, Madeleine. »*

Voilà! Que dire de plus mes chers collègues?

À la prochaine.



Mes chers collègues

Élodie est tombée dans l'eau

*Michel Crépeau, md
CLSC Samuel de Champlain*

La blondinette de quatre ans m'avait souri timidement, sa main blottie au creux de celle de sa mère. M'étant accroupi, je la complimentai sur les jolis imprimés à fleurs qui ornaient sa robe d'été.

Son minois s'alluma aussitôt, ses yeux bleus devinrent brillants et sa bouche laissa couler le flot de ses histoires d'enfant, me racontant comment la marguerite avait rencontré la pivoine et pourquoi les tournesols montaient si haut dans le ciel.

Puis, elle enchaîna avec le récit de ses tribulations à la garderie, et que le petit Noa lui faisait des misères, s'évertuant à défaire systématiquement la maison de poupée qu'elle construisait avec tant de soins pour y loger Fanny, Gertrude, Amandine et Picotine.

C'est sa mère qui l'interrompit voyant mon incapacité toute admiratrice à mettre un frein à la narration des choses de sa vie. Je la conviai à monter sur la table d'examen accompagnée de sa mère. Élodie avait pleuré une partie de la nuit ennuyée par un vilain rhume et par une douleur à l'oreille. Je lui murmurai que si elle le voulait bien, je tenterais de trouver les secrets qui pourraient se cacher dans ses oreilles et qui lui faisaient si mal. Ce fut vite fait. Une otite bien sûr, une prescription d'antibiotiques et le tour était joué.

Je regardai partir la mère et la fille, celle-ci se retournant pour me saluer de la main, arborant son plus joli sourire. Je m'arrêtai un instant, attendri et heureux.

La semaine suivante, Élodie mourut noyée dans la piscine des voisins.